3e Année. — N° 14

20 Juillet 1897

Le PROGRÈS SPIRITE

ORGANE DE PROPAGANDE DE LA DOCTRINE SPIRITE

FONDÉE PAR ALLAN KARDEC

Le Journal paraît du 5 au 10 et du 20 au 25 de chaque mois

LE SPIRITISME PHILOSOPHIQUE ET MORAL

CAUSERIE FAITE A LA SÉANCE DE LA FÉDÉRATION SPIRITE UNIVERSELLE DU 6 JUIN 1897

(Suite) (*)

En vérité, ils auront beau s'approcher du spiritisme, ces désœuvrés, ces curieux qui apprécient seulement ses côtés extérieurs : ils resteront toujours froids devant la beauté de ses enseignements. Et que dire d'un homme, convaincu de la réalité des phénomènes spirites, qui n'en continue pas moins à cultiver ses petites passions, à faire fleurir en lui l'égoïsme ou l'orgueil? Il a des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne point entendre, et sa responsabilité sera grande, car il aura passé à côté de la vérité sans vouloir la comprendre et l'honorer.

Eh quoi ! les Esprits viennent par toute la terre attester leur présence, leur action constante sur la nature et sur nous : des tables se meuvent, des coups retentissent dans les murs et les boiseries, des médiums parlent en sommeil somnambulique, d'autres écrivent sous l'influence de l'Au-delà ; le monde invisible fait, depuis un demi-siècle, irruption dans le monde visible ; les causes occultes se montrent dans leurs effets ostensibles. Et, dans tout cet admirable mouvement de la pensée solidaire des deux mondes, vous ne voulez voir que l'enregistrement d'une force matérielle émanant du médium seul ? Vous ne vous demandez pas pourquoi la réapparition puissante de cette force à une époque déterminée, pourquoi sa généralisation spontanée sur toute la surface du globe ? Dans les millions de messages transmis aux spirites de toutes les régions de l'espace, vous ne voulez voir qu'une aberration des « soi-disant » médiums, qui attribuent à des êtres, selon vous, imaginaires, ce qu'ils puisent, à leur insu, dans leur propre fonds ? Dans les faits variés, innombrables qui forment le répertoire actuel du spiritisme physique, faits probants, faits irrécusables qui témoignent de la vie après la mort, de l'âme survivant à la matière, vous ne consentez à voir que des dédoublements d'êtres humains de ce monde, et vous repoussez avec horreur toute immixtion des Esprits, nos frères de l'espace ?

Comme cet autre monde, qui nous avoisine, qui nous touche ; comme cet infini merveilleux qui nous rassure et nous console, a le don de surexciter vos nerfs ! Vous ne sauriez en entendre parler sans hausser les épaules de pitié. Pitié apparente sous laquelle plusieurs d'entre vous dissimulent mal leurs craintes. Car si l'autre monde existe — et il existe ; — si nous sommes responsables de tous nos actes devant une justice infaillible et souveraine, que deviendront les oisifs, les inutiles, les viveurs, les égoïstes, les envieux, les jaloux, les orgueilleux et les méchants ? Nul n'échappe aux conséquences de ses actes ; il est impossible qu'une mauvaise action ne retombe pas en châtiment sur celui qui la commet ; il est impossible qu'une bonne action ne soit pas une semence jetée en un terrain fertile et qui, plus tard, produira d'elle-même ses effets bienfaisants sur celui qui l'a accomplie. Tout est pesé à son juste poids dans la balance divine de la destinée.

Mais reconnaître un Dieu (d'après certains de nos adversaires,) c'était bon autrefois, avant l'invention de la vapeur et de l'électricité. Aujourd'hui, l'esprit humain, émancipé, ne sent plus, paraît-il, le besoin de cette tutelle divine qui plaisait à l'esprit faible, à la conscience timorée de nos pères. « Un Dieu pour régler la machine du monde, allons donc ! ajoutent certains matérialistes, les lois de la Nature y

(*) Voir notre numéro du 5 juillet.

suffisent. » Et ces athées, en proclamant la souveraine intelligence de la Nature, ne s'aperçoivent pas que, du même coup, ils proclament un Dieu. Mais, ne leur parlez pas de morale, de responsabilité, de vie future. « Il n'y a qu'une vie, disent-ils, celle que nous menons ici-bas. Menons-la donc vers le plaisir plutôt que vers les exigences désagréables du devoir. La vie est courte, sachons en profiter. » Et c'est ainsi que la notion du bien se perd dans les âmes et que nous assistons à la décomposition lente et sûre des sociétés.

Il faut donc pousser le cri d'alarme. Et, en même temps, il faut prouver que la vie future existe, que l'âme échappe à la mort pour revivre éternellement, emportant avec elle les mérites ou les démérites de ses existences antérieures. Coupable, elle aura à souffrir pour expier. Pure, elle entrera dans l'harmonie universelle des mondes supérieurs qui peuplent l'espace; elle aura fini sa tâche matérielle terrestre.

Voilà ce que ne comprennent pas, ce que ne peuvent admettre les égoïstes à courte vue qui ne vivent que pour la satisfaction passagère de leurs sens. Ils se persuadent volontiers d'ailleurs, que la mort ne viendra jamais les atteindre. Quelques-uns ont la fortune, la santé, et tout le bonheur physique qui en découle : que leur demander davantage ? A quoi bon leur parler d'un Dieu de justice planant au-dessus des éphémères conventions terrestres, des puérilités ou des monstruosités dont on fait quelquefois des lois, du mal sous toutes ses faces, et faisant respecter dans l'autre vie les règles du devoir qu'on a tant violées dans celle-ci ? Ils ne croient qu'à la matière dont ils se sentent pétris : l'esprit, pour eux, n'existe pas.

A. Laurent de Faget.

(à suivre)

DIEU

II

DE LA NATURE DIVINE

8. — Il n'est pas donné à l'homme de sonder la nature intime de Dieu. *Pour comprendre Dieu, il nous manque encore le sens qui ne s'acquiert que par la complète épuration de l'Esprit.* Mais si l'homme ne peut pénétrer son essence, son existence étant donnée comme prémisses, il peut, par le raisonnement, arriver à la connaissance de ses attributs nécessaires ; car, en voyant ce qu'il ne peut point ne pas être sans cesser d'être Dieu, il en conclut ce qu'il doit être.

Sans la connaissance des attributs de Dieu, il serait impossible de comprendre l'œuvre de la création ; c'est le point de départ de toutes les croyances religieuses, et c'est faute de s'y être reportées, comme au phare qui pouvait les diriger, que la plupart des religions ont erré dans leurs dogmes. Celles qui n'ont pas attribué à Dieu la toute-puissance ont imaginé plusieurs dieux ; celles qui ne lui ont pas attribué la souveraine bonté en ont fait un dieu jaloux, colère, partial et vindicatif.

9. — *Dieu est la suprême et souveraine intelligence.* L'intelligence de l'homme est bornée, puisqu'il ne peut ni faire ni comprendre tout ce qui existe; celle de Dieu, embrassant l'infini, doit être infinie. Si on la supposait bornée sur un point quelconque, on pourrait concevoir un être encore plus intelligent, capable de comprendre et de faire ce que l'autre ne ferait pas, et ainsi de suite jusqu'à l'infini.

10. — *Dieu est éternel*, c'est-à-dire qu'il n'a point eu de commencement et n'aura point de fin. S'il avait eu un commencement, c'est qu'il serait sorti du néant; or, le néant, n'étant rien, ne peut rien produire ; ou bien il aurait été créé par un autre être antérieur, et alors c'est cet être qui serait Dieu. Si on lui supposait un commencement ou une fin, on pourrait donc concevoir un être ayant existé avant lui, ou pouvant exister après lui, et ainsi de suite jusqu'à l'infini.

11. — *Dieu est immuable.* S'il était sujet à des changements, les lois qui régissent l'univers n'auraient aucune stabilité.

12. — *Dieu est immatériel*, c'est-à-dire que sa nature diffère de tout ce que *nous appelons matière* ; autrement il ne serait pas immuable, car il serait sujet aux transformations de la matière.

Dieu n'a pas de forme appréciable à nos sens, sans cela il serait matière. Nous disons : la main de Dieu, l'œil de Dieu, la bouche de Dieu, parce que l'homme, ne connaissant que lui, se prend pour terme de comparaison de tout ce qu'il ne comprend pas. Ces images où l'on représente Dieu sous la figure d'un vieillard à longue barbe, couvert d'un manteau, sont ridicules; elles ont l'inconvénient de rabaisser l'Être suprême aux mesquines proportions de l'humanité ; de là à lui prêter les passions de l'humanité, à en faire un Dieu colère et jaloux, il n'y a qu'un pas.

13. — *Dieu est tout-puissant.* S'il n'avait pas la suprême puissance, on pourrait concevoir un être plus puissant, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on trouvât l'être qu'au-

cun autre ne pourrait surpasser en puissance, et c'est celui-là qui serait Dieu.

14. — *Dieu est souverainement juste et bon.* La sagesse providentielle des lois divines se révèle dans les plus petites choses comme dans les plus grandes, et cette sagesse ne permet de douter ni de sa justice ni de sa bonté.

L'infini d'une qualité exclut la possibilité de l'existence d'une qualité contraire qui l'amoindrirait ou l'annulerait. Un être *infiniment bon* ne saurait avoir la plus petite parcelle de méchanceté, ni l'être *infiniment mauvais* avoir la plus petite parcelle de bonté ; de même qu'un objet ne saurait être d'un noir absolu avec la plus légère nuance de blanc, ni d'un blanc absolu avec la plus petite tache de noir.

Dieu ne saurait donc être à la fois bon et mauvais, car alors, ne possédant ni l'une ni l'autre de ces qualités au suprême degré, il ne serait pas Dieu ; toutes choses seraient soumises au caprice, et il n'y aurait de stabilité pour rien. Il ne pourrait donc être qu'infiniment bon ou infiniment mauvais ; or, comme ses œuvres témoignent de sa sagesse, de sa bonté et de sa sollicitude, il en faut conclure que, ne pouvant être à la fois bon et mauvais sans cesser d'être Dieu, il doit être infiniment bon.

La souveraine bonté implique la souveraine justice ; car s'il agissait injustement ou avec partialité dans *une seule circonstance*, ou à l'égard d'*une seule de ses créatures*, il ne serait pas souverainement juste, et par conséquent ne serait pas souverainement *bon*.

15. — *Dieu est infiniment parfait.* Il est impossible de concevoir Dieu sans l'infini des perfections, sans quoi il ne serait pas Dieu, car on pourrait toujours concevoir un être possédant ce qui lui manquerait. Pour qu'aucun être ne puisse le surpasser, il faut qu'il soit infini en tout.

Les attributs de Dieu, étant infinis, ne sont susceptibles ni d'augmentation ni de diminution, sans cela ils ne seraient pas infinis et Dieu ne serait pas parfait. Si l'on ôtait la plus petite parcelle d'un seul de ses attributs, on n'aurait plus Dieu, puisqu'il pourrait exister un être plus parfait.

16. — *Dieu est unique.* L'unité de Dieu est la conséquence de l'infini absolu des perfections. Un autre Dieu ne pourrait exister qu'à la condition d'être également infini en toutes choses ; car s'il y avait entre eux la plus légère différence, l'un serait inférieur à l'autre, subordonné à sa puissance, et ne serait pas Dieu. S'il y avait entre eux égalité absolue, ce serait de toute éternité une même pensée, une même volonté, une même puissance ; ainsi confondus dans leur identité, ce ne serait en réalité qu'un seul Dieu. S'ils avaient chacun des attributions spéciales, l'un ferait ce que l'autre ne ferait pas, et alors il n'y aurait pas entre eux égalité parfaite puisque ni l'un ni l'autre n'aurait la souveraine autorité.

17. — C'est l'ignorance du principe de l'infini des perfections de Dieu qui a engendré le polythéisme, culte de tous les peuples primitifs ; ils ont attribué la divinité à toute puissance qui leur a semblé au-dessus de l'humanité ; plus tard, la raison les a conduits à confondre ces diverses puissances en une seule. Puis, à mesure que les hommes ont compris l'essence des attributs divins, ils ont retranché de leurs symboles les croyances qui en étaient la négation.

18. — En résumé, Dieu ne peut être Dieu qu'à la condition de n'être surpassé en rien par un autre être ; car alors l'être qui le surpasserait en quoi que ce soit, ne fût-ce que de l'épaisseur d'un cheveu, serait le véritable Dieu ; pour cela, il faut qu'il soit infini en toutes choses.

C'est ainsi que l'existence de Dieu étant constatée par le fait de ses œuvres, on arrive, par la simple déduction logique, à déterminer les attributs qui le caractérisent.

19. — Dieu est donc *la suprême et souveraine intelligence* ; *il est unique*, *éternel*, *immuable*, *immatériel*, *tout-puissant*, *souverainement juste et bon*, *infini dans toutes ses perfections*, et ne peut être autre chose.

Tel est le pivot sur lequel repose l'édifice universel ; c'est le phare dont les rayons s'étendent sur l'univers entier, et qui seul peut guider l'homme dans la recherche de la vérité ; en le suivant, il ne s'égarera jamais, et s'il s'est si souvent fourvoyé, c'est faute d'avoir suivi la route qui lui était indiquée.

Tel est aussi le critérium *infaillible* de toutes les doctrines philosophiques et religieuses ; l'homme a pour les juger une mesure rigoureusement exacte dans les attributs de Dieu, et il peut se dire avec certitude que *toute théorie*, *tout principe*, *tout dogme*, *toute croyance*, *toute pratique qui serait en contradiction avec un seul de ces attributs*, *qui tendrait non seulement à l'annuler*, *mais simplement à l'affaiblir*, *ne peut être dans la vérité*.

En philosophie, *en psychologie*, *en morale*, *en religion*, *il n'y a de vrai que ce qui ne s'écarte pas d'un iota des qualités essentielles de la Divinité.* La religion parfaite serait celle dont *aucun article de foi* ne se-

rait en opposition avec ces qualités, dont tous les dogmes pourraient subir l'épreuve de ce contrôle, sans en recevoir aucune atteinte.

ALLAN KARDEC.

(Extrait de son ouvrage : *La Genèse selon le Spiritisme*).

LE CURÉ D'ARS

II. — Le Médium

Le « Curé d'Ars » venait d'ouvrir aux petites orphelines du pays sa chère maison de refuge, quand des bruits étranges commencèrent à troubler le repos de ses nuits et le silence de sa demeure. C'étaient des coups violents frappés aux portes, sur les murs, dans les meubles, sans que ni lui ni les personnes amies qu'il avait appelées pour veiller eussent jamais pu attribuer ces bruits à des causes naturelles.

Il raconta que souvent, lorsqu'il était couché, un être invisible frappait à la porte de sa chambre, « comme quelqu'un qui veut entrer, » pénétrait tout à coup sans ouvrir : le singulier visiteur mettait tout sens dessus dessous, prononçant parfois à l'adresse du timide abbé des paroles menaçantes: « J'avais, disait celui-ci, les nerfs crispés ; mes dents claquaient ; tout mon être était transi et *devenait ensuite d'une raideur extraordinaire...* »

Ces manifestations durèrent longtemps ; lorsqu'il fut bien convaincu de leur origine, il se rassura, s'en remettant à Dieu du soin de le protéger.

Il finit même par s'habituer aux visites nocturnes de celui qu'il appelait son « grappin. » — « Monsieur le curé, lui demandait un de ses confrères, ces bruits, ces voix que vous entendez la nuit, tout ce tintamarre ne vous fait-il plus peur ? — Oh ! non, je sais que c'est le grappin, ça me suffit ; depuis le temps que nous avons affaire ensemble, nous nous connaissons, nous sommes camarades... »

Le « grappin » sans doute, était un esprit moqueur, s'amusant aux dépens de cet homme austère qui passait une partie de ses nuits à pleurer ce qu'il appelait « ses pauvres péchés. »

Mais si le prêtre médium avait eu ses jours d'épreuve, il eut aussi ses heures de consolation, dans des manifestations intimes d'Esprits d'un ordre élevé qui se communiquaient à lui. Ainsi, il fit à quelqu'un cette confidence : « Un soir que j'étais obsédé par la crainte des jugements de Dieu, j'entendis uue voix bien douce qui murmurait à mon oreille cette parole du Psalmiste : *In te, Domine, speravi...* »

Le « Curé d'Ars » était doué d'une clairvoyance peu commune ; les voiles dont l'âme humaine est recouverte étaient chez lui d'une telle transparence, qu'il lisait dans les cœurs comme à livre ouvert. C'est journellement qu'il disait à première vue à ceux qui venaient à lui, quels étaient leurs attraits, leur vocation, dans quelle voie ils devaient s'engager.

Il voyait aussi à distance, par une sorte de seconde vue. Un jour qu'une jeune personne était venue de loin pour le consulter, il lui dit, dès qu'elle se fut approchée de lui, de s'en retourner bien vite, qu'on avait besoin d'elle dans sa famille. Anxieuse, elle se décida à partir : or, le surlendemain elle écrivit qu'une sœur qu'elle avait laissée bien portante était morte le jour même où M. Vianney lui avait donné l'ordre de partir.

Et pendant plus de trente années, que de guérisons de toutes sortes n'a-t-il pas opérées, par le fait de son simple toucher ou de son regard !

On lui amenait des malades, des infirmes sur lesquels l'art médical était impuissant, et le plus grand nombre s'en retournaient guéris. Je citerai seulement deux faits, dont l'authenticité ne peut être douteuse.

En 1858, un jeune homme du Puy-de-Dôme qui se traînait péniblement à l'aide de béquilles, se présente à M. Vianney en disant : « M. le curé, croyez-vous que je puisse laisser ici mes béquilles ? — Hé, là ! mon ami, vous en avez bien besoin. » Le pauvre infirme ne se rebute pas ; chaque fois qu'il en a l'occasion, il renouvelle sa demande. Enfin, un jour, il saisit encore au passage M. le Curé et lui fait son éternelle question : « Mon Père, dois-je quitter mes béquilles ? — « Hé bien, oui ! » répond M. Vianney, en le fixant de son regard pénétrant. A l'instant même, le jeune homme se met à marcher, au grand étonnement des témoins.

Une autre fois, c'est un pauvre vigneron du voisinage qui apporte sur ses épaules un jeune garçon de douze ans, estropié des deux jambes, et qui n'avait jamais marché : après quelques jours passés à Ars, il s'en est retourné, disent les gens de l'endroit, « en galopant devant son père. »

De même, sous l'éclair qui brillait des yeux du nouvel apôtre, on a vu souvent les esprits les plus présomptueux se courber irrésistiblement et le scepticisme se déclarer vaincu.

* * *

Tant de vertus et tant de bienfaits acquirent à cet homme à la fois si modeste et si prodigieux, une célébrité européenne. On s'en convaincra par la lecture de ce passage d'un rapport qu'adressait au préfet du département de l'Ain, le 28 juin 1858, M. de Castellane, sous-préfet de Trévoux, demandant pour le « Curé d'Ars » la décoration de la Légion d'honneur :

« ... La commune d'Ars, qui était autrefois ignorée parmi toutes celles de mon arrondissement, voit affluer dans son sein une foule prodigieuse de pèlerins. Des services de transport ont dû être organisés pour répondre aux besoins des populations et fonctionnent régulièrement depuis longtemps. Deux voitures omnibus font chaque jour le voyage de Lyon à Ars. Deux autres correspondent deux fois par jour avec le chemin de fer de Paris à Lyon par la station de Villefranche. Une cinquième voiture, qui fait le service de Villars à Villefranche, passe et stationne également à Ars. Les annales du pèlerinage d'Ars évaluent à plus de vingt mille le nombre des voyageurs qui se rendent annuellement dans cette localité des divers points de la France et de l'Europe.

« Ce concours, qui dure depuis de longues années et qui est dû tout entier à la réputation de sainteté d'un modeste prêtre, constitue un fait vraiment extraordinaire. La confiance des populations dans M. le desservant d'Ars est illimitée : c'est cette foi évangélique qui transporte les montagnes. Aussi, cite-t-on plusieurs faits *qu'il serait difficile d'expliquer au moyen de causes simplement naturelles*. Le cadre de ce rapport ne permet pas de les enregistrer. Il suffit de constater qu'il n'y a nul charlatanisme dans la manière de procéder du Curé d'Ars... »

M. Vianney reçut la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Ce fut toutefois pour son humilité un grand sacrifice de l'accepter ; car, pour lui, la croix de la souffrance n'était-elle pas la seule utile, « l'échelle du ciel, » comme il se plaisait à l'appeler !

C'est que sa vie ne fut pas exempte d'épreuves. Le mépris, l'outrage, la calomnie, la dénonciation, l'ont tour à tour assailli ; mais toujours il demeurait calme dans l'orage : « Les condamnations du monde, disait-il, sont des bénédictions de Dieu. »

Le « Curé d'Ars » eut aussi à souffrir dans son corps, que par mépris il appelait son « pauvre cadavre. » Sa vieillesse fut atteinte de cruelles infirmités. Mais si fragile que fût l'enveloppe, rien ne pouvait abattre l'âme, qui ne tenait plus à la terre !

On possède un document d'où il résulte qu'au mois d'août 1858, M. Vianney a déclaré formellement avoir tout juste encore pour une année de vie. Or, le 4 août 1859, il s'éteignit doucement, à l'âge de soixante-douze ans, chargé de mérites, entouré de reconnaissance et de respect.

DÉMOPHILE.

(*Le Phare de Normandie*, juin 1897)

QUELQU'UN...

(Extrait du journal *Le Soir*, de Bruxelles, du 2 juillet)

Il y a trois jours quelques journaux bruxellois publiaient, en nécrologie, les lignes suivantes :

« On annonce la mort de M. Henri Marichal, ancien secrétaire de la ville d'Ath, ancien conseiller communal d'Ixelles. Il était âgé de 81 ans. Il était membre de la Commission administrative de l'Athénée d'Ixelles et président du Conseil d'administration de la Société du canal d'Ath à Blaton. Ce fut un administrateur intègre. »

Quelques confrères ajoutaient :

« Administrateur intègre, il a poursuivi aussi jusqu'à ses derniers jours l'étude des problèmes philosophiques et sociaux. Il laisse un livre important sur la philosophie de l'évolution. Il a attaché son nom à plusieurs œuvres philanthropiques.

Ses funérailles purement civiles auront lieu le mardi 29 courant. »

Secrétaire communal... obsèques purement civiles... philosophie de l'évolution..

Bien des gens ont songé, à la lecture de ce bout de biographie, à quelque rond de cuir de Flaubert, ayant mal digéré Diderot, à quelque libre penseur provincial, mangeant du saucisson le vendredi saint pour faire enrager son curé et se sont demandé : Marichal, le philosophe Marichal ? Connais pas.

La célébrité, la popularité ne se mesurent pas au mérite — et peu importe, d'ailleurs, au penseur, que la renommée se fasse l'écho de son nom. Mais il serait injuste de ne pas dire ce que fut cet ancien secrétaire communal d'Ath, qui s'est fait enterrer civilement.

* * *

M. Marichal fut un brave homme, un honnête homme et de plus un évolutionniste croyant.

Nul plus que l'admirateur de Darwin et de Hæckel n'eut la foi en Dieu et en l'immortalité de l'âme — comme ses écrits en témoignent.

Seulement il ne se faisait pas de Dieu et de l'âme l'idée de tout le monde.

Le *credo* de ce spiritualiste-évolutionniste se trouve dans le programme qu'il élabora un jour pour attribuer un prix de trois mille francs au meilleur ouvrage traduisant ses théories. Il se trouve en tête de son livre : *Essai de philosophie évolutive à l'usage des gens du monde*.

« Montrer, écrivait-il dans ce programme, soit au moyen des considérations développées ci-après, soit à l'aide de toutes autres sources scientifiques, l'évolution constante et graduelle de toutes les espèces.

« Affirmer que la mort n'est qu'un incident dans la série ininterrompue des existences ; que, dans chacune d'elles, l'être revêt des organes différents, appropriés à sa constitution nouvelle, à ses acquêts antérieurs.

« Rechercher si l'Univers ne constitue pas une synthèse infinie dont tous les éléments, quel qu'en soit le degré d'évolution, sont solidairemeut unis, si l'espèce humaine n'est pas un des éléments d'ordre inférieur de cet ensemble ; s'il n'y a pas, au-dessus de l'espèce humaine, dans d'autres planètes, des êtres de beaucoup supérieurs à l'homme, et doués de facultés qui les mettent à même de comprendre les lois éternelles qui président à la constitution de l'Univers et de ses composés.

« Dire que l'homme peut aspirer à atteindre, après une longue série d'évolutions fructueuses, à ce degré surhumain, par le perfectionnement de ses facultés morales et intellectuelles.

« Conclure enfin, en proclamant que c'est là pour l'homme le but à poursuivre sans relâche pendant son existence terrestre, que c'est la religion de l'avenir, la seule que l'on peut affirmer et défendre, avec l'autorité de la science et de ses enseignements. »

On le voit, la seule différence sérieuse qui existe entre la religion de l'avenir, de M. Marichal, et la plupart des religions, consiste dans la négation du Dieu géocentrique, conception qu'il reproche aux hommes présomptueux :

« De même aussi, dans son inconsciente présomption, l'homme abaisse le plus souvent la divinité à sa taille, il limite son action à la police de l'espèce humaine qu'il regarde comme le seul être intelligent existant dans l'Univers. Dieu, tel qu'il le comprend, s'intéresse à tout ce qui se passe sur la terre, il se réserve jusqu'aux plus menus détails de nos existences ; il distribue des récompenses et des punitions de durée éternelle, sauf à les modifier, à les réformer, à la prière de ceux qui se posent comme investis de ses pouvoirs les plus étendus. »

Conception « d'esprits hystériques, » concluait-il.

Il n'était pas plus tendre pour les matérialistes.

Après avoir parlé de ceux qui croient de tout cœur aux légendes enfantines et saisis de terreur passent leur vie dans un état d'affaissement moral et intellectuel qui anéantit en eux toute pensée consciente et réfléchie, il ajoute :

« D'autres, en très grand nombre de nos jours, rient de ces vaines prédictions et, malheureusement, perdant toute croyance en une vie supérieure, s'abandonnent à la plus désespérante incrédulité.

« Pour eux, le principe vital qui les anime, la volonté, la mémoire, la conscience, toutes les qualités essentielles de l'être ne sont que des éléments secondaires, au service de la matière ; elles s'évanouiront absolument quand la mort accomplira son œuvre de dissolution.

« La raison et la science démontrent chaque jour avec plus d'autorité le néant de ces doctrines décevantes que rien ne saurait justifier ; *elles jettent le découragement parmi les esprits éclairés qui en sont imprégnés et font naître chez les autres les plus détestables instincts... Nous éprouvons une joie profonde à ne pas partager ces affreux sentiments.* »

N'est-ce pas qu'on ne s'attendait guère à tel langage de la part d'un enterré civil? Et ce n'est pas qu'il y ait eu changement d'esprit entre la date de l'apparition de la *Philosophie évolutive* et la mort de l'auteur. Point. M. Marichal n'a jamais varié. Cet « irréligieux » au sens vulgaire qui s'attache à ce mot, n'a jamais cessé de célébrer l'Etre infini et l'immortalité du moi.

L'immortalité du moi et son évolution, son perfectionnement, expliquaient logiquement, à ses yeux, l'existence d'êtres supérieurs à l'homme.

Avec Leibnitz, il ne craignait pas d'avancer « qu'il y a dans l'Univers des êtres qui sont en grandeur autant au-dessus de nous, que nous le sommes au-dessus des animalcules qu'on ne découvre qu'au moyen du microscope, car la nature ne connaît pas de bornes. « Il était persuadé avec Locke « qu'il y avait plus de créatures au-dessus de nous, qu'il y en a au-dessous, parce que nous sommes beaucoup plus éloignés du degré de la perfection de l'être infini, que du plus bas degré de l'être. »

Pour lui, comme pour Cherbuliez, notre vie n'est qu'un apprentissage. Il n'a jamais admis qu'une âme pût mourir, qu'il y eût des nuits sans matin. Si sombres qu'elles fussent, il voyait à travers les clartés d'un jour nouveau quelque chose qui recommençait.

Et cela ne lui suffisait pas. Il était persuadé qu'un jour la nature nous révélerait son grand mystère et que l'homme pourrait entrer en relation avec les êtres supérieurs comme il le pouvait déjà avec les morts qui lui étaient chers.

Car, sans être un adepte du spiritisme, M. Marichal croyait à la communication avec les esprits.

Il discourait de tel ou tel esprit comme il l'aurait fait de Pierre ou de Paul. Il les voyait, il leur parlait, ils lui parlaient. Il était certain d'aller les revoir, les rejoindre un jour. Ils l'attendaient ; ils le lui avaient dit et répété...... D'ARSAC.

VOYAGES EN ESPRIT

SUR LA TERRE
(Suite) (*)

Le 16 mai 1853. — Le sujet dit voir un lion énorme, il fait une chaleur accablante ; il y a un grand rocher, la lionne en sort, les petits n'osent pas encore en descendre. De l'autre côté du grand rocher, quantité de petits serpents ; voici d'autres rochers, des touffes d'herbes sous lesquelles se cachent de grands lézards. De l'autre côté d'un rocher, petit ruisseau qui va en s'élargissant et devient un fleuve ; des roseaux, des hippopotames, la mer !...

Assez loin du fleuve, une hutte déserte, une flèche est pendue aux parois ; pas mal plus loin, autre cabane plus grande et mieux construite ; elle est vide, il y a des peaux de bètes, une espèce de tabouret et une planche pour servir de table, sur laquelle il y a des papiers roulés et écrits en caractères non français ; beau fusil à deux coups et à piston ; grand animal avec des bosses, qui broute l'herbe aux environs. Un homme arrive, il est vêtu d'une petite cotte ; il n'est pas noir, mais bronzé par le soleil, il a de beaux traits, les membres bien proportionnés, une jolie bouche ; il entre dans la cabane, s'assied et se prend la tête dans la main, il paraît triste ; le grand animal arrive à la porte et regarde dans la cabane ; ne pouvant entrer, il se couche en travers de la porte. Arrive un nègre affreux, maigre, laid ; il entre dans la cabane en passant par dessus l'animal, et vient se poser, les bras croisés, en face de l'autre homme qui ne fait pas attention à lui.

Plus loin, peuplades nègres, négrillons laids comme des monstres, ils ont tous de petites cottes. Ici une pause...

Voici des blancs, des nègres, des mulâtres, il y a de belles femmes, des gens qui paraissent Français ; des allées d'orangers, de belles plantations de cannes à sucre, c'est une île. (*La Réunion?*) Voici une ville.

Retour, autre île, c'est Sainte-Hélène ; elle dit être passée par le cap, endroit très dangereux. Le tombeau de l'Empereur Napoléon ; le vieux saule y est toujours ; les branches sont coupées, il tombe par morceaux. Cette île paraît très ennuyeuse.

Nous revenons par la côte d'Afrique, où nous trouvons des peuplades de nègres du plus beau noir. — Nous remarquons Ténériffe et Sainte-Croix ; de là, nous voguons vers Madère. Dans les îles Canaries et Madère nous trouvons un climat charmant, un délicieux pays ; quantité d'oiseaux aux plus vives couleurs, énorme perroquet, tout petits perroquets, magnifiques serins, oiseau paraissant être un oiseau de paradis.

3 juillet 1855. — Quelle étendue d'eau !... C'est la mer, on voit le fond, quoique ce soit profond. Voici de petits poissons, plus petits que des sardines ; on aperçoit quelque chose, c'est comme une vieille marmite, c'est en fonte ; il y a encore d'autres objets, c'est comme toute une batterie de cuisine, c'est fort rouillé ; c'est un naufrage ; voilà quelque chose qui brille comme une pierrerie. Ah ! une petite boîte toute rouillée ; il y a des papiers dedans et des cheveux. Ce ne sont pas des lettres de femme ; il y a dans le fond de la boîte, par dessous les papiers (je n'entends pas bien quoi) joli. — Voilà de l'argenterie ; c'est bien un naufrage, — ce n'est pas étonnant, il y a un gros rocher à fleur d'eau, qu'on ne voit pas, et qui doit faire bien du mal aux vaisseaux.

Vers la même époque, courte pérégrination en Amérique. Mine d'or, au pied du troisième arbre, là-bas, à gauche...

Je retrouve aussi quelques notes assez brèves, sur des visions ou transports ayant eu lieu pendant la guerre de Crimée, qui, naturellement, était un sujet fréquent de conversation.

14 juin 1853. — Les Russes... Est-ce l'Empereur Nicolas ? Fin, entêté, 40 ans environ, (ce doit être le grand duc Constantin). Les Anglais... Le sujet prenant place sur un navire, a le mal de mer et fait des haut-le-corps, ce qui lui fait quitter cette place. Les flottes à Besika, Constantinople, le Danube, masses d'eau, fatigue.

(*) Voir notre numéro du 20 mai.

Janvier 1854. — Un vaisseau qui devrait prendre à droite, il est exposé au feu des batteries. Les flottes combinées, il y a 41 navires. Les Russes vont être maltraités.

27 mai 1854. — Les Russes, les Français, les Anglais, les Turcs... Ils vont être tous coulés... Elles ne sont pas si laides... Elles sont bien faites...

20 juillet 1854. — Les Turcs, les Français, les Anglais... on en tue bien assez... Pauvres Russes... Vous avez bien vu, c'est bien elle... Ça n'est pas facile à voir, il fait bien noir... c'est bien là, entre deux pierres. Poussez, il y a un ressort... c'est un coffre, il y a des pierreries, on en met encore; — ce sont des Russes, — c'est dans leur pays, ce sont des gens bien riches. On croit que c'est une mauvaise grotte.

On comprend bien ici qu'il s'agit d'une personne qui cherche une grotte dans laquelle il y a une cachette de pierreries et qui hésite dans sa recherche ; le sujet lui dit que c'est bien la grotte en question et lui indique l'endroit où se trouve la cachette. C'est assez curieux.

3 juillet 1855. — Oh ! que de militaires ! Ils ont l'air malades. Il y a donc le choléra ici ? (Mouvement de frayeur)... J'engage le sujet à se transporter à la tour Malakoff. Voilà les Russes... Ils ne sont pas beaux ; ils sont toujours à Malakoff.

En voilà beaucoup à droite qui guettent avec grand soin, ce n'est pas facile à prendre. Je n'ai jamais tant vu de canons. Ils sont très près à près ; puis il y en a derrière, puis encore derrière. Les Français sont dans leurs retranchements ; ils n'ont pas l'air si inquiets que les Russes, mais paraissent fatigués. Voilà les Anglais. Ici un soubresaut, cessation.

En octobre 1855, je trouve une note indiquant *qu'on a voulu* l'emmener en Crimée, mais qu'elle n'a pas voulu, parce que ça la fatiguait. Puis il ne se rencontre plus rien relatif à la guerre de Crimée.

La prochaine fois, si vous le voulez bien, nous quitterons la terre. B.

Echos et Nouvelles

Les idées sur l'immortalité dans l'antique Syrie (Du *Biblical World*, in *Light*, 29 mai).

Les fouilles archéologiques pratiquées par les Allemands dans la Syrie supérieure, à Sendjirli, ont mis à jour diverses inscriptions, une entre autres qui fournit une constatation de la croyance en l'immortalité de l'âme. Cette inscription est gravée sur le manteau d'une statue, celle du dieu Hadad ; elle remonte au VIIIe ou au IXe siècle avant J.-C. Dans cette inscription le roi Panammou ! adjure ses descendants d'offrir au moment de leur couronnement, en plus des sacrifices d'usage, une libation spéciale au dieu Hadad, en récitant la formule : « L'âme de Panammou : qu'elle boive avec toi ! » Alors l'âme de Panammou boira avec lui. Celui qui oubliera de se conformer à cette prescription verra son sacrifice rejeté par Hadad, et l'âme de Panammou boira avec Hadad seul. — Cela vient à l'appui de la thèse de M. Halévy qui a toujours affirmé la croyance des anciens sémites en l'immortalité de l'âme, malgré l'absence mystérieuse de toute allusion à cette croyance dans l'Ancien Testament. *Light* doute que celui-ci soit si réservé à ce sujet ! A nos lecteurs de faire la vérification. (*La Lumière*, du 27 juin).

* * *

Plusieurs de nos abonnés nous demandent quel résultat nous obtenons au point de vue de la diffusion de nos croyances, de la vente du « Progrès spirite » dans les kiosques et chez les marchands de journaux de Paris ainsi que dans les principales gares de la Banlieue et des Départements.

Nous sommes heureux de leur répondre que ce service marche bien, que le nombre des acheteurs au numéro est très satisfaisant et qu'il tend toujours à augmenter : c'est donc là, déjà, une divulgation du spiritisme à un grand nombre de personnes qui, sans cette publicité, l'ignoreraient certainement. De plus, chaque courrier nous apporte des lettres de nouveaux lecteurs qui s'intéressent aux questions spirites, demandent des explications, etc. Ces néophytes, invités par nous à lire les livres du Maître, ne tardent pas, pour la plupart, à devenir des spirites convaincus.

Nous donnons la lettre suivante comme un spécimen de celles que nous recevons à ce sujet :

Paris, 12 juin 1897.

Monsieur,

Selon le conseil que vous m'avez donné, j'ai lu le *Livre des Esprits*, le *Livre des Médiums*, et *Qu'est-ce que le spiritisme ?* du maître Allan Kardec. Permettez-moi de vous remercier encore une fois pour le bien que m'a procuré cette lecture.

Comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, je ne connaissais, du spiritisme, que certaines manifestations physiques qui frisaient un peu, beaucoup même, la frivolité ; et certes ! j'étais loin de me douter qu'il existait un *autre* spiritisme, d'une essence si pure et d'un but si moralement élevé.

C'est donc à votre journal, qui m'a d'abord éclairé, et à vous, cher Monsieur, que je devrai, avec l'aide de Dieu, de devenir meilleur.

Le Gérant : A. BOYER. Imprimerie Lucien Duc, 35, rue Rousselet, Paris.